



# Le mémorial des ombres

PAR ALAIN MICHEL

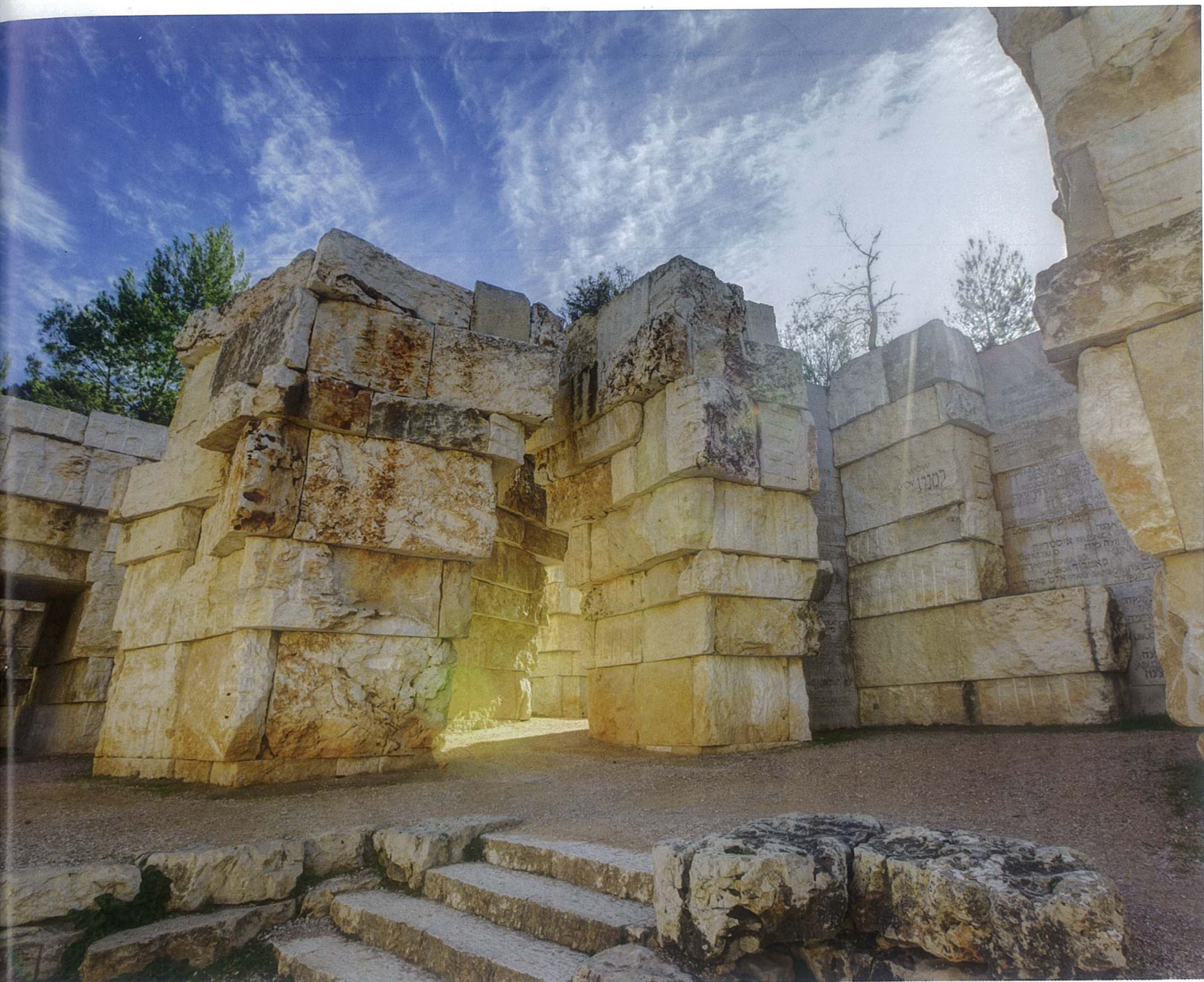
Donner un monument et un nom aux six millions de victimes de la Shoah, telle fut la volonté qui présida à la création de l'institut Yad Vashem. Pour que leur souvenir soit à jamais perpétué.

Au sud-ouest de Jérusalem se trouve une colline particulière, Har Hazikaron, la « colline du Souvenir ». D'un côté, la ville moderne ; de l'autre côté, les frondaisons de la forêt de Jérusalem qui descendent comme un manteau feuillu et sec vers les derniers virages de l'autoroute reliant Tel-Aviv à la cité sainte. Entre agglomération et nature, deux espaces se partagent cette colline du Souvenir : d'un côté, Yad Vashem, l'institut du souvenir de la Shoah ; de l'autre, le mont Herzl, avec son cimetière des « grands de la nation », et en tout premier lieu la tombe du fondateur du mouvement sioniste. Non qu'il y ait un lien de cause à effet direct entre les deux événements historiques qui ont bouleversé l'histoire du peuple juif au XX<sup>e</sup> siècle. Mais, comme l'écrivait le philosophe franco-israélien André Neher : « *Quiconque, se disant Juif, n'éprouve pas qu'il est altéré par Auschwitz relève de la psychopathologie, mais*

*non pas de l'histoire. Quiconque, se disant Juif, n'éprouve pas qu'il est altéré par Israël relève de l'archéologie, mais non pas de l'histoire.* »

## YAD VASHEM, « UN MONUMENT ET UN NOM »

Officiellement, l'institut Yad Vashem a été créé en 1953 par une loi de la Knesset, le Parlement israélien. Mais l'idée de ce lieu est née onze ans plus tôt, en plein milieu de la tourmente de la Seconde Guerre mondiale. Fin 1942, des informations concordantes sur le massacre généralisé des Juifs à l'est de l'Europe commencent à s'accumuler dans le Yishouv, l'implantation juive en Palestine anglaise. L'immense majorité des six cent mille Juifs qui s'y trouvent sont arrivés dans ce mandat britannique au cours des années 1920 et 1930 en provenance de Pologne, de Russie, de Roumanie ou de Hongrie, laissant derrière



**POUR QUE TOUS SOIENT NOMMÉS** Page de gauche : vue du cône de la salle des Noms qui abrite tous les renseignements connus relatifs aux victimes de la Shoah (noms, détails personnels, photos) que les survivants ont pu donner sur des « pages de témoignage ». A ce jour plus de 4,2 millions de noms de victimes ont pu être recensés. Ci-dessus : la vallée des Communautés. Creusée à même le roc, sur plus de un hectare, elle présente, gravés sur cent sept murs, les noms de plus de cinq mille communautés juives entièrement ou partiellement décimées pendant la Shoah.

eux des familles et des amis. Ce sont donc leurs proches qui sont massacrés, et les pionniers sionistes comprennent que la machine nazie est en train d'éradiquer totalement les communautés juives, effaçant leur trace et leur souvenir à tout jamais. Un petit groupe de jeunes gens, en réaction, propose qu'un monument soit créé à Jérusalem pour que leur existence, au moins symbolique, perdure au cœur du futur Etat juif. Bien qu'il s'agisse de militants socialistes athées et antireligieux, la Bible est pour eux le guide de la reconstruction nationale juive, et ce sont donc eux qui vont y trouver cette expression, Yad Vashem, « un monument et un nom », au chapitre 56 du prophète Isaïe. C'est dans ce texte que Dieu s'adresse à ceux qui ne

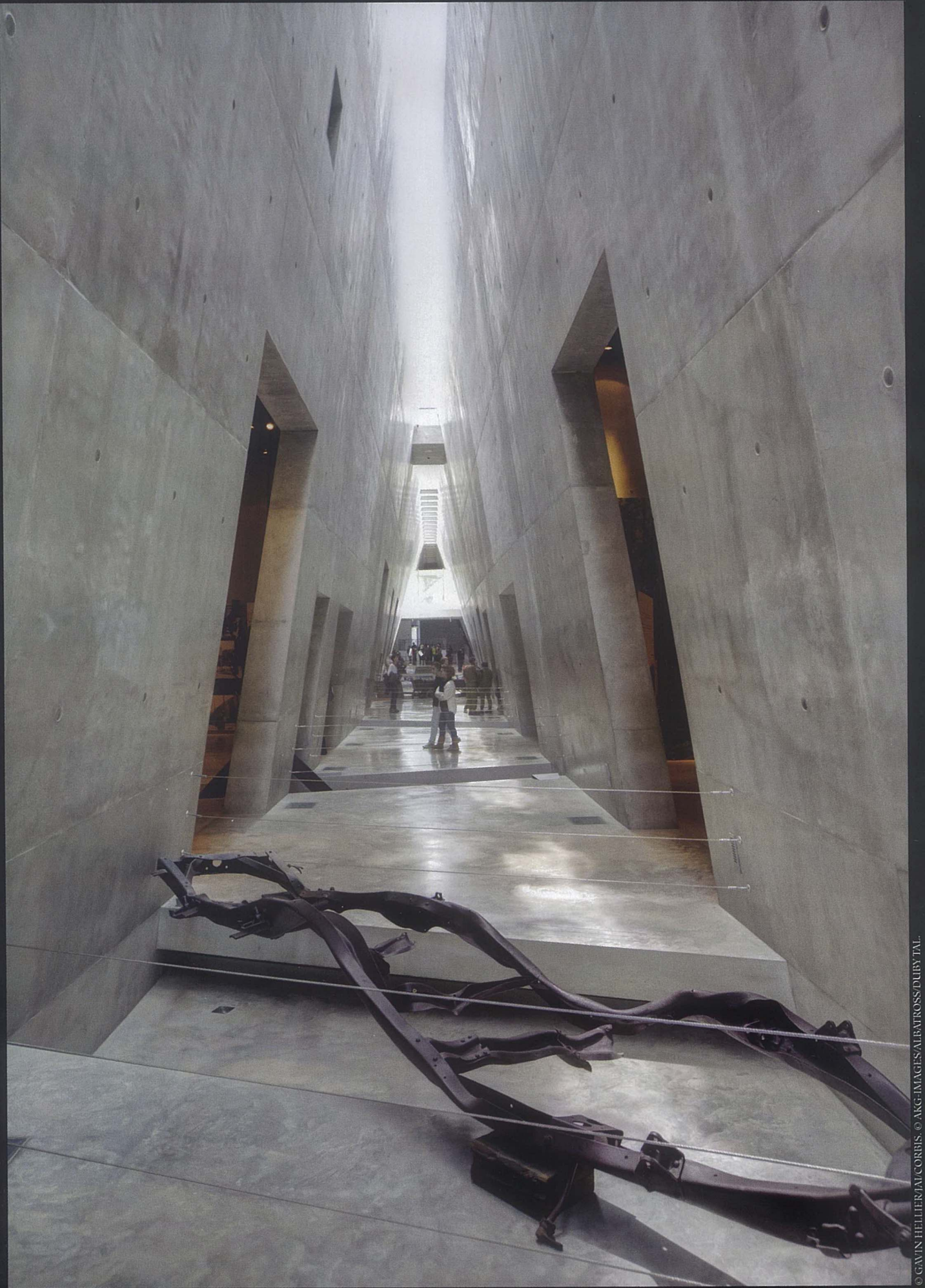
laissent pas de descendance et qui, selon la conception théologique du judaïsme, vont disparaître de la continuité du monde : « *Je leur donnerai dans ma maison et dans mes remparts un monument [Yad] et un nom [Shem] meilleurs que des fils et des filles ; je leur donnerai un nom éternel qui jamais ne sera effacé.* »

Il a fallu bien entendu attendre la fin de la Seconde Guerre mondiale, la lutte contre les Anglais, la guerre d'indépendance puis l'absorption d'un million d'immigrants pour que l'Etat d'Israël puisse enfin concrètement cette vision. Mais le but de cet établissement semi-public, tel que défini par la loi, est bien celui-ci : sauvegarder par tous les moyens la mémoire des six millions de femmes et

d'hommes assassinés par les nazis et leurs complices entre 1939 et 1945.

## UN CAMPUS AUX ASPECTS LES PLUS DIVERS

Depuis 1953, l'institut comme le site de Yad Vashem n'ont cessé de se développer, créant un ensemble qui demanderait un livre complet pour être décrit. En vérité, les touristes qui consacrent deux ou trois heures de leur programme chargé à sa visite ne peuvent en voir que quelques aspects réduits. Car il faudrait trois ou quatre jours pour épuiser non seulement tous les détails du musée d'Histoire de la Shoah mais également les autres aspects de ce monument pluriel, de l'Ecole internationale



# “Perpétuer la mémoire des Justes des nations du monde.”

pour l'enseignement de la Shoah à la « vallée des Communautés », en passant par les archives, le centre cinématographique ou le musée d'Art. Dans la suite de cet article, nous ne pourrons nous consacrer qu'au musée d'Histoire, qui reçoit plus d'un million de visiteurs par an. Mais un aspect du campus au moins se doit d'être souligné, ce qu'on appelle « l'allée des Justes », une forêt qui englobe les différents bâtiments du campus, mais qui est en elle-même un aspect emblématique



de la manière dont Yad Vashem développe le souvenir de la Shoah.

Le dernier paragraphe de la loi créant Yad Vashem a été ajouté pendant le débat parlementaire. Il précise que le but de l'institut est également « de perpétuer la mémoire des Justes des nations du monde qui ont risqué leur vie pour sauver des Juifs ». Depuis le début des années 1960 jusqu'au début de l'année 2015, 25 686 Justes ont été reconnus par Yad Vashem, parmi lesquels 3 853 originaires de France. Jusqu'au milieu des années 1990, outre un diplôme et une médaille commémorative, chaque Juste était honoré par un arbre qui était planté dans l'allée des Justes, allée qui est rapidement devenue un véritable bois s'étendant à travers le campus. Au pied de chaque arbre, un panneau indique le nom et le pays d'origine du Juste. L'une des qualités des Justes est leur rareté ; au milieu de centaines de millions d'Européens, ils ne sont qu'une poignée. Mais ils sont suffisamment nombreux pour que la place pour planter des arbres se soit épuisée et, depuis, leurs noms sont gravés dans un jardin particulier, le jardin des Justes, endroit où le promeneur qui aura pris le temps de pousser jusque-là pourra s'asseoir et réfléchir à l'importance de ce phénomène pour l'humanité. C'est cette idée qui a conduit les initiateurs du nouveau musée d'Histoire, inauguré en 2005, à planter devant son entrée les arbres de cinq Justes particulièrement importants de par l'ampleur du sauvetage qu'ils ont accompli. Un de ces cas est français : il s'agit d'un couple, le pasteur André Trocmé et sa femme, Magda,

qui ont organisé le sauvetage de plus de cinq mille Juifs cachés au Chambon-sur-Lignon, en Haute-Loire, en majorité des enfants. Ainsi, juste avant d'entrer dans le musée, avant de plonger dans la désespérance de la Shoah et de l'abandon des Juifs, nous nous rappelons que tous n'ont pas failli, et que les Justes nous donnent encore l'espoir de croire en l'humanité.

## RENDRE UN VISAGE AUX VICTIMES

Le premier musée avait été créé au début des années 1970 mais, en 2005, il a cédé la place à un nouveau, très différent du précédent, tant dans sa conception que de par l'utilisation de nouvelles techniques de présentation. Ce musée d'Histoire est d'une telle richesse que celui qui guide dans Yad Vashem est obligé, à chaque visite, de faire le choix cornélien de ce qu'il pourra effectivement montrer et commenter dans les deux heures de temps, en moyenne, qu'on lui accorde. Il ne saurait donc être question ici d'en aborder tout ou même la majorité des aspects. Tout au plus pourrions-nous en découvrir quelques principes et évoquer quelques fragments de ce qui est une véritable œuvre d'art muséologique.

Tout d'abord un mot sur le bâtiment, œuvre d'un architecte israélien, Moshe Safdie, qui a travaillé plusieurs années avec une équipe de Yad Vashem pour mettre en place une conception véritablement réussie. Le musée est organisé autour d'un long couloir, triangulaire, traversant la colline de part en part. D'un côté, les murs de béton brut semblent devoir

s'écraser sur les visiteurs, rappelant le danger de mort permanent qui menaçait les Juifs dans cette période. De l'autre, le lien n'est jamais perdu avec la lumière extérieure, au sommet du triangle, pour rappeler que même au plus profond de la nuit l'espoir existe encore, symbolique qui se rattache non seulement aux Justes, dont nous avons parlé, mais également à cette solidarité interne qui s'est souvent poursuivie dans la population juive malgré les conditions de déshumanisation dans

lesquelles elle avait été plongée par les nazis.

Lorsque l'on regarde ce couloir depuis l'entrée, on a l'impression que l'on va arriver très rapidement à la sortie, que l'on aperçoit déjà. Mais c'est une illusion. Au fur et à mesure de notre avancée, des obstacles vont nous obliger à entrer, parfois à droite, parfois à gauche, dans les différentes salles d'exposition. Ce que nous prenions pour une voie droite est, en réalité, une route toute sinueuse, reliant 1933 aux lendemains de la guerre : on peut y voir peut-être ce que certains historiens ont appelé à partir des années 1960 « la route sinueuse pour Auschwitz », le fait que l'histoire de la Shoah est complexe, dans ses prises de décisions, dans ses applications comme dans ses vécus.

Les nazis nous ont légué des tas de cadavres et des montagnes de cendre. C'est pourquoi, au centre du musée, ce sont les victimes que

## LA ROUTE SINUEUSE POUR AUSCHWITZ

Page de gauche : le nouveau musée d'Histoire de la Shoah, conçu par l'architecte israélien Moshe Safdie et inauguré en 2005, s'organise autour d'un long couloir aux murs de béton brut qui semblent devoir s'écraser sur les visiteurs, rappelant ainsi le danger de mort permanent qui menaçait les Juifs à cette époque. Semé d'obstacles, ce couloir oblige à pénétrer dans les salles d'exposition dans un cheminement sinueux allant de 1933 aux lendemains de la guerre. En haut : la vallée des Communautés vue du ciel.

# “Des dizaines de petites histoires qui constituent la grande histoire.”

nous trouvons, à travers leurs visages, leurs histoires et leurs récits, leurs objets et même parfois leur environnement. Car ces victimes, jusqu'au dernier moment, sont restées des personnes vivantes, des êtres humains, et c'est sous cet aspect que nous désirons nous souvenir d'elles. Les bourreaux ne sont pas loin, certes, et on peut, de place en place, ouvrir des « boîtes noires » pour connaître la biographie de tel ou tel tortionnaire. On croise bien sûr Hitler applaudi par les foules allemandes, les *Ein-satzgruppen* en pleine action de la Shoah par balle, Heydrich et les autres participants de la conférence de Wannsee, ou encore le médecin allemand faisant les sélections sur la rampe de Birkenau. Ce ne sont toutefois pas eux qui occupent le centre de l'exposition, mais bien les victimes à qui la muséographie rend un visage humain. Non, on ne naît pas victime, comme le suggère le montage-puzzle qui nous accueille dès notre entrée, fait de dizaines de morceaux de films et de photos des années 1930, montrant des Juifs « ordinaires », dans leur diversité, et qui ne vont devenir victimes que de par la volonté des bourreaux. A travers les sept mille objets exposés, tous authentiques (ou reproduction de ceux qui se trouvent dans les caves de Yad Vashem), ce sont des dizaines d'histoires personnelles qui nous sont racontées, relayées par les dizaines de récits de survivants qui tournent en boucle sur les écrans dispersés dans les différentes salles. Le musée déroule un récit historique, mais ce récit est formé d'abord et avant tout de dizaines de petites histoires qui constituent la grande histoire.

Prenons-en un exemple, celui de Charlotte Salomon, une jeune artiste allemande réfugiée début 1939 dans le sud de la France, près de Nice. Elle est finalement arrêtée à l'automne 1943 par les hommes d'Alois Brunner. Déportée à Auschwitz alors qu'elle est enceinte, elle y sera immédiatement assassinée. Après la guerre, on retrouvera plus de mille trois cents gouaches annotées, une œuvre-témoignage de sa vie qu'elle a intitulée *Vie ? ou Théâtre ?*



La première salle du musée est consacrée aux années 1930 en Allemagne. On peut la visiter de manière « classique », en s'intéressant aux panneaux proprement historiques. Mais on peut également le faire à travers les œuvres picturales de Charlotte Salomon disposées ici et là, et observer la montée en puissance de l'antisémitisme nazi à travers ses yeux d'artiste et de témoin. Vers la fin du musée, dans la salle consacrée au monde des camps de concentration, un document vient compléter ce bref regard sur une vie particulière : il s'agit du certificat de décès par épuisement au camp d'Auschwitz d'un autre réfugié, autrichien, Alexander Nagler, déporté lui aussi en octobre 1943 avec son épouse, Charlotte Salomon.

Cette vie « malgré tout », dans les ghettos notamment, est bien mise en valeur par une reconstitution partielle de l'environnement qui permet au visiteur de mieux se sentir en phase avec cette époque tragique : pavés des rues de Varsovie, rails du tramway dont une bandeson fait entendre la présence dans les rues bondées que les victimes arpentaient, ou encore bien sûr les châlits des baraques des camps, dont l'odeur du bois se fait sentir. Insérés entre les objets, les photos et ces éléments de décors, des dizaines d'écrans permettent aux visiteurs de partager quelques instants de la mémoire des survivants.

A l'apogée du récit de la destruction, les seuls objets témoins qui restent sont les chaussures des victimes pillées par les nazis et les boîtes de gaz Zyklon B. Alors, une grande maquette d'une des chambres à gaz de Birkenau, repro-

duction du modèle qui se trouve en Pologne au musée d'Auschwitz, nous fait communier avec le sort de ceux dont l'espoir de vie, entre-tenu jusqu'au dernier instant par les bourreaux manipulateurs, s'est brisé définitivement dans la machine de mort construite à leur intention.

On le voit, quelques centaines de mots sont insuffisants pour décrire réellement la richesse documentaire, historique et mémorielle d'un endroit tel que Yad Vashem. S'il faut

conclure ce trop rapide coup d'œil, faisons-le sur un objet qui, lui aussi, symbolise l'un des messages de Yad Vashem. L'avant-dernière salle du musée est consacrée aux lendemains de la Shoah, essentiellement aux camps de personnes déplacées, ces centaines de milliers de rescapés qui, en Allemagne, en 1946-1947, attendent que les Anglais, de gré ou de force, ouvrent enfin les portes de la Palestine aux survivants. Si on lève la tête, on voit, accrochée au plafond, une « houppa », un dais nuptial envoyé aux rescapés en sus de nourriture, de médicaments et de livres, par les organisations caritatives américaines. Pourquoi un dais nuptial ? Tout au long du déroulement de l'extermination, de nombreuses victimes avaient laissé un message, tracé avec leurs ongles sur les murs de certains lieux du martyre juif ou avec leur sang sur les planches des wagons : « *Vengez-vous !* » La vengeance des survivants a consisté à fonder des familles et faire des enfants, reconstruire des communautés là où cela était possible, et fonder un pays, l'Etat d'Israël. C'est cela également, le message de Yad Vashem : au-delà des souffrances et des cauchemars, malgré tout et en souvenir des victimes, savoir renouer avec la vie et avec l'espoir.

---

Rabbin et historien, Alain Michel est guide et conférencier à Yad Vashem où il a créé les séminaires francophones pour enseignants. Il est l'auteur de *Vichy et la Shoah* (CLD éditions, 2012).



**PETITES ÉTOILES DANS LA NUIT** Ci-dessus : le mémorial des Enfants rend hommage au quelque 1,5 million d'enfants juifs assassinés pendant la Shoah. Leur nom, leur âge, leur pays d'origine sont égrenés dans ce labyrinthe obscur éclairé de bougies se reflétant dans des miroirs. Page de gauche : avec ce wagon allemand original, offert à Yad Vashem par le gouvernement polonais, le mémorial pour les Déportés rappelle la mémoire des millions de Juifs qui y furent entassés et envoyés par ce biais dans les camps d'extermination.